

# Adolf Josef Storfer

né le 11 Janvier 1888 à Botoșani , en Roumanie

mort à Melbourne , en Australie le 2 Décembre 1944

Document extrait téléchargé depuis [www.cairn.info](http://www.cairn.info) © érès

## BINGHAM DAI, ADOLF STORFER ET LES PREMIERS PAS DE LA PSYCHANALYSE EN CHINE : 1935-1941

Geoffrey Blowers

érès | *Essaim* 2004/2 - no13

pages 9 à 24 ISSN 1287-258X

Article disponible dans son intégralité en ligne à l'adresse:

---

<http://www.cairn.info/revue-essaim-2004-2-page-9.htm>

---

Pour citer cet article :

---

Blowers Geoffrey , « Bingham Dai, Adolf Storfer et les premiers pas de la psychanalyse en Chine : 1935-1941 » ,  
*Essaim*, 2004/2 no13, p. 9-24. DOI : 10.3917/ess.013.0009

---

.../...

Le 31 décembre 1938, quelques mois avant que Dai ne quitte la Chine, un autre exilé proche des cercles psychanalytiques, Adolf Josef Storfer (1888-1944), y débarque. Qui était Storfer ? Dans l'article qu'elle lui consacre, c'est la question que pose pour la forme Inge Scholz-Strasser, avant de hasarder une réponse : « Journaliste, écrivain, éditeur de journaux, membre de l'Association psychanalytique de Vienne, directeur d'une maison d'édition, éditeur lui-même et... émigrant » (Scholz-Strasser, 1989- 1990, p. 26). Né en Europe de l'Est, c'est en 1910 que Storfer attire pour la première fois l'attention de Freud en lui adressant un article que Freud devait ultérieurement publier sous le titre « De l'importance particulière du parricide » ; à l'époque, Storfer était reporter au *Züricher Tagesanzeiger*. Il se rend à Vienne en 1913 et assiste régulièrement aux réunions de l'Association psychanalytique de Vienne.

Au début de la Première Guerre mondiale, il est enrôlé en tant qu'officier dans l'armée autrichienne mais est réformé deux ans plus tard alors que, toujours selon Scholz-Strasser, il semble qu'il ait commencé une analyse avec Freud. En 1921, il est l'assistant d'Otto Rank à la maison d'édition viennoise International Psycho-Analytical Publishing House. Il en prend la direction en 1925. Esprit universel, il consacra deux semestres à l'étude de la philosophie, de la psychologie et de la linguistique comparée à Klausenberg 5, avant d'aller étudier le droit à Zürich et de s'y jeter à corps perdu. Il occupa des fonctions de direction dans de nombreux journaux : codirecteur d'*Imago*, il a également publié la revue *Die psychoanalytische Bewegung* (Le mouvement psychanalytique) ainsi que l'*Almanach der Psychoanalyse* et il a rédigé des articles et des études pour ces deux dernières publications. Il était toujours en quête de travaux à publier sur les idées psychanalytiques. À l'occasion du soixante-dixième anniversaire de Freud en 1926, il publie une édition de luxe des *Œuvres complètes*. Mais il semble qu'il n'ait pas eu véritablement le sens des affaires et il est souvent arrivé que l'entreprise dont il assurait la direction connaisse des difficultés financières ; finalement, il a renoncé à ses fonctions en 1932 et compromis à cette occasion ses relations personnelles avec Freud. Jusqu'à son exil en 1938, il vécut de son travail de journaliste à la *Frankfurter Zeitung* puis comme écrivain indépendant, auteur de deux dictionnaires étymologiques – le *Wörter und ihre Schicksale*

(Les mots et leur destin) publié en 1935 et *Im Dickicht der Sprache* (Dans le labyrinthe du langage) publié en 1937 ; ces deux ouvrages ont été récemment réédités et chaleureusement accueillis par la critique (Storfer, 2000a, 2000b). Pendant cette période, il conserva de bonnes relations avec de nombreuses personnalités du mouvement psychanalytique viennois, dont Paul et Ernst Federn, Edit et Richard Sterba, Siegfried Bernfeld et Fritz Wittels, qui tous restèrent ses correspondants après qu'il eut émigré.

Comme bon nombre de ses collègues, il a désespérément tenté de gagner les États-Unis. Fritz Wittels et A.A. Brill ont tout fait pour l'y aider. Mais, à cette époque, il y a encore une interdiction d'entrée de dix ans pour certains émigrants et notamment pour ceux qui, comme Storfer, étaient nés en Roumanie (Mühlleitner, 1992). C'est pourquoi il s'embarque pour Shanghai, destination de nombreux juifs autrichiens et allemands contraints d'émigrer dans des circonstances analogues ; en effet, la Chine est à l'époque le seul pays au monde qui autorise l'immigration des juifs sans leur imposer de fastidieuses formalités administratives ou des délais qui, ailleurs, pouvaient atteindre deux mois. Jusqu'en août 1939, lorsque les autorités japonaises en charge de l'administration du port décident de restreindre l'immigration des juifs européens, aucun passeport, ni visa n'est nécessaire pour entrer dans le pays. Un simple billet de bateau suffit. C'est ainsi que plusieurs milliers de juifs autrichiens, allemands, polonais, tchèques et roumains – tous germanophones – (18 000 selon une estimation pour la période 1933-1947) ont pu entrer en Chine et y trouver un refuge sûr (Scholz-Strasser, 1989).

À l'époque, Shanghai était divisé en trois secteurs : la ville chinoise, la colonie internationale (britannique et américaine) et la concession française. La ville était administrée par un conseil municipal où siégeaient des Européens, des Américains et des Chinois. Comme la plupart des immigrants, Storfer s'installe à Hongkew, secteur sous contrôle japonais. Il y est logé avec d'autres immigrants dans des locaux financés par une caisse de secours créée par Paul Komor, un homme d'affaires installé à Shanghai. Connu sous le nom de Comité Komor, cet organisme propose aux nouveaux arrivants des logements dans l'un des foyers de l'institution. Par le biais de donations privées, de riches familles juives telles que les Sassoon, les Kadoorie ou les Abraham ont mis d'importantes sommes d'argent à la disposition du Comité. C'est l'American Joint Distribution Committee – ou « Joint » pour faire vite – qui a soutenu financièrement cette organisation de secours depuis l'étranger.

Confronté, pour trouver du travail, à la concurrence des nombreux arrivants, Storfer décide de revenir à l'édition. Cinq mois seulement après son arrivée, il fait paraître sous sa direction les cinq premiers numéros d'un bimensuel, le *Gelbe Post*.

Publié en allemand pour la communauté germanophone expatriée, il peut se prévaloir des contributions de plusieurs réfugiés qui avaient été des figures intellectuelles respectées en Allemagne, et notamment des journalistes Julius Kaim et Bruno Kroker – ce dernier également directeur des magazines *The China Journal* et *The Far Eastern Engineer* –, du sinologue Willy Tonn qui s'était particulièrement distingué par ses traductions et ses adaptations de textes chinois et de Lothar Brieger, célèbre historien d'art. Le contenu rédactionnel des toutes premières livraisons donnait clairement le ton de la publication : elle proposait un mélange d'articles de grande qualité sur la psychanalyse, de textes divers sur le cuivre, l'argent ou le papier-monnaie en Chine, de reportages sur différentes manifestations culturelles à Shanghai, de critiques de pièces de théâtre, de films et de livres, d'études linguistiques, d'extraits des ouvrages de Storfer, d'essais de Sigmund Freud, pour ne rien dire des toutes dernières nouvelles qui intéressaient beaucoup les immigrants, comme la liste des vapeurs en provenance d'Europe. Storfer pouvait aussi compter sur les contributions de différents auteurs restés à l'étranger et souhaitait plus que tout réserver à la psychanalyse une place centrale dans sa publication (lettre à Siegfried Bernfeld, 31 mars 1939). C'est ainsi qu'il put obtenir des articles sur les pionniers de la psychanalyse au Japon et en Palestine, sur l'interprétation d'un rêve dans un roman japonais du XI<sup>e</sup> siècle, et un essai de 1927 sur la psychanalyse des caractères chinois. Storfer avait insisté pour associer à cet article quelques exemples de l'écriture manuscrite de Freud.

Aux dires de Fred Fields, un jeune Allemand âgé de 19 ans seulement qui travaillait gratuitement à la composition des textes pour Storfer, celui-ci était « un homme brillant, très exigeant pour tout ce qui concernait la précision de l'expression écrite... C'est à lui que je dois d'être devenu très attentif à la beauté du langage ; c'est lui qui m'a appris à élaguer tous les termes inutiles dans le texte des articles et à tout faire pour être aussi ouvert d'esprit et honnête que possible. Il avait de très solides acquis, se comportait en vrai gentleman et il était très fier d'avoir travaillé pour Freud » (interview de Paul

Rosdy, décembre 1998). Mais Storfer pouvait aussi se montrer obstiné, voire même franchement buté, en refusant par exemple de tenir compte des contraintes financières ou des avis de ses collègues qui lui recommandaient de publier un texte moins sophistiqué (Rosdy, 1999).

Une fois encore, Storfer se retrouve à la tête d'une entreprise qui reflète bien la portée et la diversité de ses préoccupations intellectuelles. Mais il est intéressant de noter ici que, n'ayant au départ aucune intention de vivre en Chine, il a pourtant rapidement placé au cœur du renouveau de son activité éditoriale divers aspects de la culture ancestrale de ce pays. Dès son arrivée, il avait remarqué, tout comme de nombreux autres réfugiés récents, qu'il n'y avait que peu ou pas du tout de contacts entre les immigrants et la haute société européenne, britannique et russe, installée à Shanghai. C'est pourquoi il a tout fait pour entrer en relation avec l'intelligentsia chinoise qu'il considérait comme le groupe avec lequel il partageait, plus qu'avec les autres occidentaux, une véritable identité de vues. Il s'en est clairement ouvert dans une lettre à son ami Fritz Wittels : « J'ai l'impression que seuls les Chinois ont une vie intellectuelle. Ici, les Européens et les Américains ne sont que des brasseurs d'affaires et du genre sans scrupules, comme on peut facilement l'imaginer dans cette ville sans références ni traditions. En dehors de l'argent, ils n'ont d'intérêt que pour le sport, les ragots et la vie mondaine. Il ne fait aucun doute qu'un coiffeur jouit ici d'une bien meilleure réputation et qu'il a beaucoup plus de chances de bien gagner sa vie qu'un professeur de la Sorbonne, par exemple » (Reichmayr, 1987).

Si des intellectuels chinois font régulièrement paraître leurs articles dans le *Gelbe Post*, il semble que tous ces textes ont déjà été publiés ailleurs et la question reste posée de savoir si Storfer a ou non réussi à établir un contact direct avec ces sources originales. Quoiqu'il en soit, le *Gelbe Post* « a été à cette époque un vecteur important pour les échanges intellectuels entre cultures » (Rosdy, 1999). Malheureusement, rien ne dure jamais... Ce même été, Storfer est atteint par la malaria. Il interrompt provisoirement la publication du *Gelbe Post* qui reparaitra en 1939, d'abord sous la forme d'un hebdomadaire puis d'un bihebdo. Le coût de la publication avait considérablement augmenté et Storfer recherchait à l'étranger un soutien financier qui tardait à venir, comme il le précise dans ses lettres à Bettina Warburg (22 septembre 1939) et à Fritz Wittels (juillet 1941) 9. Finalement, l'argent arrive de New York mais seulement durant l'été 1940. À la suite d'une crise cardiaque consécutive aux efforts qu'il a dû faire pour tenir tête à ses concurrents, il vend à son principal rival, Ossi Lewin, éditeur du *Shanghai Jewish Chronicle* – beaucoup plus solide financièrement et qui avait le soutien du Comité Komor. La diffusion du *Gelbe Post* cesse immédiatement. Lewin avait la haute main sur le marché très lucratif, quoique relativement restreint, des publications destinées aux émigrés ; il avait ainsi obtenu les droits exclusifs sur des listes d'adresses actualisées en permanence par le Comité Komor, où figuraient également les courriers reçus par les nombreuses organisations de secours aux émigrants. Ces listes comportaient des informations déterminantes pour survivre et elles étaient donc très importantes pour tous les émigrants. Lewin a profité de ce monopole pour élargir son lectorat et il a été le seul éditeur de presse à s'être montré capable de créer un groupe d'abonnés à son journal (Seywald, 1989, cité par Scholz-Strasser, 1989-1990).

Storfer parvint à trouver un poste de rédacteur et de lecteur de dépêches auprès des services britanniques de renseignement. Des émigrants ont indiqué qu'ils avaient entendu sa voix dans une émission de la radio britannique en langue allemande. C'est grâce à ce travail qu'il put s'échapper de Shanghai. Peu après Pearl Harbour (8 décembre 1941), un navire britannique l'a évacué, d'abord vers Manille, puis vers Melbourne en Australie. Dans sa notice nécrologique, Josef Kalmer rappelle que Storfer a pu y trouver du travail dans une scierie, avant de mourir d'un cancer des ganglions lymphatiques, dans un hôpital de Melbourne, le 2 décembre 1944 (Rosdy, 1999). À en croire Wittels, il était « l'un des derniers bons vivants de Vienne... Il était le "Viennois" par excellence : un travailleur acharné et un ami dévoué. Il est tragique de penser que celui qui incarnait si bien ce type d'homme ait fini par disparaître avec le type lui-même » (Wittels, 1945, p. 235).

.../...